à Monsieur H. Barrière —

hommage de l'éternelle reconnaissance de

l'auteur —

— Ferdinand Berthier

DISCOURS

PRONONCÉS EN LANGAGE MIMIQUE

PAR M. FERDINAND BERTHIER,

LES 12 AOUT 1842 ET 9 AOUT 1849,

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS DE PARIS.



DISCOURS

Prononcé en langage mimique par M. FERDINAND BERTHIER, *Doyen Sourd-Muet des Professeurs, le samedi* 13 *août* 1842, *à la Distribution des Prix de l'Institution royale des Sourds-Muets de Paris.*

« JEUNES ELÈVES,

» Le chef actuel de l'Institution royale des
» Sourds-Muets de Paris, ayant à cœur de prouver
» au public combien il attache d'importance à la
» gravité, à la sainteté du ministère de ses collabo-
» rateurs, a décidé, dès son installation, que dé-
» sormais chaque distribution annuelle de vos prix
» serait marquée par un discours d'ouverture, que
» chaque professeur prononcerait, à tour de rôle, et
» par ordre d'ancienneté, ainsi que cela se pratique
» dans les colléges royaux. En m'appelant à remplir,
» le premier, grâce à mon privilége peu envié de
» doyen du corps enseignant, les intentions hono-
» rables qui l'animent, il a voulu aussi inaugurer,
» dans cette enceinte, une langue qui m'est com-
» mune avec vous, mes enfans, une langue qui ne
» saurait être accueillie comme une étrangère au

» sein d'une réunion nombreuse de sourds-muets,
» langue admirée dans tous les temps, par tous les
» peuples, proposée comme idiôme universel à
» toutes les nations, et qui, autant et plus que tous
» les autres moyens de communication, a sa mission
» divine à remplir, mission à laquelle elle ne faillira
» pas.

» Eh! ne voyez-vous pas, jeunes élèves, dans ce
» préambule que m'imposent et mon sujet et ma
» position spéciale, une application frappante du
» principe que votre Directeur a proclamé lui-même
» dans une autre circonstance solennelle : *l'Insti-*
» *tution des Sourds-Muets a été fondée*, a-t-il dit,
» *pour les sourds-muets; tout, dans l'Institution*
» *des Sourds-Muets, doit se rapporter aux sourds-*
» *muets, à leur bien-être présent comme à leur pros-*
» *périté à venir.* Oh! qu'un unanime concert de
» grâces s'élève du fond de vos cœurs pour le félici-
» ter d'une innovation, je dirai plutôt d'une réha-
» bilitation, d'un acte d'équité qui honore un suc-
» cesseur de l'abbé de l'Epée et qui fera époque dans
» vos fastes! Que notre joie déborde d'autant plus
« expansive, que, jusqu'à ce jour, nos privations mo-
» rales ont été plus grandes! Dorénavant nul, quel
» qu'il soit, ne pourra, sans injustice, sans barbarie
» venir prétendre ici qu'en l'absence de la parole il
» n'y a point de pensée, et que les gestes qui pei-
» gnent si bien ce qui se passe dans l'esprit et dans
» le cœur, ne sont pas d'essence divine comme ces
» sons admirablement articulés qui, trop souvent,

» dissimulent ce qui se passe dans l'un et dans
» l'autre.

» Arrière ces pitoyables sophistes qui s'opiniâ-
» trent à ne pas reconnaître en nous comme chez
» les autres hommes des créatures raisonnables,
» faites à l'image du Créateur, des visages intelli-
» gens auxquels le Créateur a dit : *Vous regarderez*
» *le Ciel !*

» Il est passé sans retour, ce temps où l'on rava-
» lait le sourd-muet au-dessous de la brute, où des
» peuples l'immolaient sans pitié, ne voyant en lui
» qu'un être malfaisant, venimeux, où l'on exaltait
» comme un phénomène celui qui réussissait à
» combiner à peu près les grossières mailles d'un
» filet de pêche, où nos écoles n'étaient que des
» hospices, et où, tandis que la main glissait une
» aumône à nos enfans déguenillés, le regard se
» détournait de lui comme des lépreux d'un autre
» siècle.

» Oui, elle est belle et consolante pour nous l'idée
« paternelle de notre respectable Directeur; et déjà
» elle porte au loin des fruits. Grâce à son caractère
» d'universalité, le langage naturel ne sera plus mé-
» connu; voyez-le déjà accueilli avec égards, avec
» enthousiasme, partout où il se présente; comme
» il est goûté, choyé dans tous les rangs, dans
» toutes les conditions ! Quant à moi, je l'avoue, et
» peut-être suis-je partial dans ma propre cause, je
» préfère mon langage primitif, tout incomplet,
» tout aventureux qu'on le suppose, à ce latin

» pompeux et gourmé, de troisième, de quatrième,
» de vingtième main, dont les colléges retentissent
» parfois dans les occasions solennelles; et notez
» que mon intention, à moi obscur instituteur de
» pauvres sourds-muets, ne saurait être d'outrager
» les dieux cicéroniens qui tonnent de si haut, mais
» simplement d'attaquer avec beaucoup d'autres un
» usage suranné, vermoulu, dont le coryphée est
» toujours la première victime.

» Oui, encore ici l'avantage est tout pour l'ora-
» teur sourd-muet. Chez nous, grand nombre de
» parlans, et d'aimables parlantes, ne sont pas
» contraints, comme dans les colléges, de dévorer
» l'ennui d'un long discours latin auquel ils ne
» comprennent rien. Au contraire, leurs regards
» fixés sur nous nous prouvent qu'ils suivent avec
» curiosité nos moindres gestes, et qu'il en est bien
» peu qu'ils ne comprennent pas. Et, d'ailleurs, un
» de nos collègues parlans, n'a-t-il pas ensuite
» l'obligeance de leur traduire notre discours, non
» pas en latin, Dieu nous en préserve! mais en
» français, comme, en français, nous avons eu l'hon-
» neur de l'écrire.

» La mimique! quel sujet, mes amis, plus ana-
» logue à la circonstance, et mieux approprié à une
» fête des sourds-muets? A quel sujet l'exorde de
» mon discours peut-il mieux s'adapter? ce sujet
» n'est pas, tant s'en faut, épuisé. Comme les mines
» d'or du nouveau monde, il recèle dans son sein
» des richesses immenses. Dieu me garde seulement

» de toute redite qui pourrait vous fatiguer ! Ainsi,
» je n'étalerai pas, pour la centième fois, à vos yeux
» les merveilles des grands maîtres de la pantomime
» antique, ni les assauts célèbres que lui livrait
» l'éloquence au temps d'Auguste, ni les succès
» prodigieux qui, depuis les Pylade, les Bathylle,
» les Roscius, les Esopus, ont couronné les tenta-
» tives de ceux que l'étude initia aux mystères de
» cette muse regardée à juste titre comme la mère
» féconde de tous les arts, ni l'assentiment unanime
» par lequel les plus grands hommes des temps
» modernes ont ratifié le jugement des siècles an-
» tiques. Vossius regrettait qu'on n'eût pu bannir
» la parole du commerce des hommes, et un mo-
» derne a dit : Pourquoi, au lieu d'apprendre à
» parler aux Français, ne leur apprend-on pas à se
» taire ?

» La toute-puissance de la pantomime est donc
» incontestée et incontestable.

» Cependant, à mesure que cet art, après avoir
» atteint son apogée, ainsi que la gloire de l'Empire
» romain, s'effaçait sans laisser de trace dans le
» silence des siècles, on voyait à la conviction gé-
» nérale succéder, chez les uns, le doute, et, chez
» les autres, l'incrédulité qui traitait tous ces récits
» de fabuleux. Tout-à-coup, au milieu du XVIIIe
» siècle, apparaît un génie hardi, sublime qui,
» entouré de sourds-muets, élève la voix et dit à
» son siècle : Ouvre les yeux, siècle aveugle! con-
» temple ces fronts larges, lis dans ces yeux qui

» pétillent d'intelligence, épie ces mains, ces doigts,
» ces bras qui luttent contre l'immobilité apparente
» de la langue, et qui dessinent à grands traits dans
» l'espace toutes les pensées de l'esprit et toutes les
» affections de l'âme. *Loquacissimas manus, verbosos digitos, silentium clamosum.* Oui, tu verras
» bientôt mes enfans résoudre admirablement ce
» problème qu'on dit insoluble d'une langue universelle, d'une langue qui suffit à tous les besoins
» intellectuels de l'homme! Que les parlans ne les
» repoussent donc pas orgueilleusement de leur
» communion, qu'ils ne les rejèttent pas de leur
» égalité sociale. Car, en vérité, je vous le dis, Dieu
» n'a pas créé deux espèces d'hommes, mais il a dit
» à tous : Vous serez tous frères, quelle que soit la
» forme de vos habits, la couleur de votre visage,
» quelle que soit votre langue, articulée ou mimique,
» n'importe!

» Je me félicite de pouvoir, sans crainte d'être
» démenti, annoncer dans cette enceinte que la
» prédiction de notre apôtre s'est accomplie. Si je
» constate vos succès, mes amis, je ne suis que
» l'organe de ceux qui ont été à même de vous observer, de vous juger. Avec quel intérêt n'a-t-on
» pas soutenu vos pas chancelans dans des routes
» brillantes, mais épineuses! Que de fois n'a-t-on
» pas admiré votre fidélité à imiter la nature, à colorer votre pensée la plus intime, à reproduire
» les passages les plus difficiles de nos prosateurs
» et de nos poëtes! Gardez toutefois que cet éloge

» ne vous enivre! Qu'il ne vous enfle point le cœur,
» qu'il ne vous encourage plus seulement à mieux
» faire, mais qu'il soit plutôt pour vous un motif de
» bénir la miséricorde de Dieu qui a voulu que
» votre intelligence eût aussi des oreilles et une
» langue!

» C'est peu que vous sachiez exciter ainsi l'admi-
» ration ou satisfaire une vaine curiosité, si votre
» attention ne se porte pas principalement, comme
» elle le doit, sur les vices sensibles des différens
» systèmes de gestes usités, vices contractés primiti-
» vement à la suite de tâtonnemens bien excusables,
» et que l'insouciance et la routine ont conservés à la
» honte, il faut l'avouer, de notre Institution royale,
» cette école-reine dont toutes les autres reçoivent
» la loi! Enfans, qu'il est temps que notre labeur
» commun rende enfin notre mimique aussi exacte,
» aussi sévère qu'elle est pittoresque! Quoi! vous ne
» voyez pas tous les jours les détracteurs de votre
» art favori qu'ils n'ont pas étudié, de votre langue
» qu'ils ne comprennent pas, l'accuser hautement
» de n'être qu'un jargon barbare, une espèce de
» patois créole tout plein d'obscurités, et se per-
» dant dans un feu croisé d'idées vaporeuses qui
» tombent sur un sol infécond? Jusques à quand
» vous conviendra-t-il de baisser humblement la
» tête sous ces reproches? Au nom du ciel! mettons-
» nous à l'ouvrage! La journée s'avance, le soleil
» descend vers l'horizon. Ne laissons pas à la
» génération qui nous suivra la tâche de forcer nos

» détracteurs à reconnaître que le double caractère
» distinctif de la langue muette est la clarté et l'exac-
» titude dans l'expression des idées métaphysiques,
» la chaleur et l'énergie dans la peinture des pas-
» sions. Forçons-les enfin à la comparer, sous ces
» deux rapports principalement, avec toute autre
» langue tant ancienne que moderne, et notre
» triomphe ne sera pas douteux.

» Pour vous exciter à vous raidir courageusement
» contre ces traditions absurdes, me faudrait-il
» vous inviter encore une fois à porter vos regards
» autour de vous? Tout, dans notre temps, cherche
» à se débarrasser des langes de l'enfance. Vous seuls,
» laisserez-vous honteusement votre beau domaine
» en friche? Attendez-vous que d'autres viennent,
» après vous, s'honorer d'une culture que vous n'au-
» rez pas osé entreprendre? Parmi les maîtres qui
» vous guident, il est des sourds-muets, comme
» vous, encourageant leurs jeunes frères de l'œil et
» du geste. Il est aussi des professeurs parlans qui
» ont, sur nous, l'avantage de pouvoir comparer sous
» tous leurs aspects notre langue et la leur, dont
» vous avez également besoin, mais nous avons, sur
» eux, ils le reconnaissent, celui de pénétrer plus
» profondément dans les mystères de la nôtre. J'en
» excepterai toutefois notre trop regrettable ami
» Bébian, le parlant le plus habile dans la mimique,
» et qui s'est fait délivrer, par son savoir spécial,
» un certificat en bonne forme de *sourd-muet*.

» Il va sans dire qu'au point de vue de la lucidité,

» on ne peut pas exiger de rigueur absolue dans le
» choix d'un signe caractéristique à affecter aux
» objets extérieurs, par cette raison seulement, que
» nos sens en sont affectés de diverses manières.
» Mais parce que de pareils choix peuvent soulever
» certaines difficultés, fournir matière à quelque
» contestation, faut-il se hâter d'en conclure que
» notre langue est dépourvue de régularité? Evi-
» demment non. Un système de signes ne pouvant
» devenir rationnel qu'à la condition d'offrir aux
» yeux des intermédiaires entre les mots et les
» idées, un ensemble enfin qui ne blesse en rien la
» logique et la nature, il suffira toujours que tel
» signe donné à tel objet physique soit exact pour
» que, se liant à d'autres signes exacts comme lui,
» il forme avec eux un ensemble naturel et logique.

» Quant aux idées morales et intellectuelles,
» mon Dieu! elles ne sont pas pour nous, tant s'en
» faut, des pierres d'achoppement, comme chaque
» jour se l'imaginent *à priori* des esprits supérieurs
» qui n'ont aucune teinture du langage des signes.
» Que diraient-ils même ces grands hommes qui
» savent tout sans avoir rien appris, si nous les
» priions très-humblement de nous permettre de
» leur faire observer que ces idées sont même beau-
» coup plus aisées à rendre que les idées maté-
» rielles, et si nous nous mettions à leur disposition
» pour le leur prouver dès qu'ils le désireraient?
» Pourtant elles se produisent au-dehors spontané-
» ment comme d'un seul jet, semblables à la sagesse

» antique qui s'élançait, armée de pied en cap du
» cerveau du maître des dieux.

» Que tout le monde essaie donc d'étudier notre
» langue, et tout le monde, soyez-en sûrs, sera
» bientôt converti; et tout le monde reconnaîtra
» sans peine que le langage d'action est le *fiat lux*
» des connaissances humaines.

» Je m'aperçois qu'une matière grave a trop long-
» temps occupé votre attention; mais je savais bien
» que j'avais à raisonner avec de jeunes sourds-
» muets déjà habitués à penser de bonne heure dans
» leur langue comme des hommes mûrs. Interrogez
» les yeux de notre digne Président, de notre respec-
» table Directeur, de tous les membres honorables de
» la Commission qui les entourent; voyez si vous n'y
» lisez pas avec l'intérêt qu'ils vous portent, l'estime
» qu'ils font déjà de vous comme hommes, comme
» citoyens destinés à payer aussi leur dette à la so-
» ciété et à la patrie. Vous allez, dans le légitime
» orgueil de vos succès, venir recevoir de leurs mains
» ces palmes qui vous attendent. Que de battemens
» de mains fraternels vous accompagnent jusque
» sur vos bancs! Que, pour comble de bonheur,
» les yeux humides de larmes, vos tendres mères
» pressent sur leur sein vos visages radieux! Oh!
» je ne l'ai pas oublié, mes amis, vous touchez au
» plus heureux moment de votre vie.

» Et vous, leurs émules, vous qui avez succombé
» dans la lutte qui vient de finir, gardez-vous de jeter
» vos armes comme des lâches; polissez-les au con-

» traire et préparez-les pour le tournoi qui doit se » rouvrir après les vacances.

» Du reste, nous nous faisons un plaisir, une » gloire de le proclamer à l'honneur de cette jeunesse » qui nous entoure, à l'honneur de ce peuple à » part , enfans déshérités de la nature marâtre, » l'émulation qui se reflète sur votre physionomie, » l'épanchement si vrai, si affectueux de vos cœurs » sont la réponse la plus énergique, la plus com- » plète aux imputations d'insensibilité, d'indiffé- » rence, descendues sur vous de je ne sais quels pré- » jugés étroits et humilians!

» Que vos vétérans, orgueil de cette maison, » présens ici , soient des modèles vivans, et pour » vous, et pour ceux qui, à leur tour, prendront part à » notre banquet intellectuel. Qu'ils vous enseignent » cette bonne intelligence, cette union fraternelle, » que nous vous avons sans cesse recommandée, » et qu'elle se continue dans la nouvelle société où » vous allez être admis. Il ne faut pas le perdre de » vue, mes jeunes amis, notre Institution forme le » noyau d'une armée désormais nombreuse de » lévites, appelés à célébrer la naissance et la gloire » de notre Jéhovah, notre père spirituel, l'immor- » tel abbé de l'Epée.

» Je ne retournerai pas à ma place sans vous re- » mercier, mes chers enfans , de votre constante et » bienveillante attention. De quel spectacle touchant » mes yeux vont être témoins! Mais hélas! pour- » quoi faut-il qu'un triste souvenir vienne en trou-

» bler la joie ! Je me reprocherais vraiment de jeter
» un voile de mélancolie sur ce concert unanime
» d'allégresse, s'il ne s'agissait que de moi person-
» nellement ; mais cette place est celle où nous avons
» vu le trop malheureux duc d'Orléans s'asseoir à
» côté de son auguste épouse, à laquelle il savait si
» bien faire partager la sollicitude qu'il portait à une
» classe d'êtres aussi intéressans par la réunion des
» qualités du cœur que par l'infortune dont ils sont
» victimes ? J'ai encore présente cette affabilité inal-
» térable, populaire, cette grâce toute française
» avec laquelle le Prince soutenait une conversation
» avec l'un de vos aînés sur le tableau noir, à la craie
» blanche, après avoir interrogé lui-même plusieurs
» autres élèves. Son Altesse royale avait porté plus
» loin encore son intérêt pour vous : elle avait
» voulu que des prix fussent décernés en son nom
» aux enfans qu'elle avait interrogés.

» Que ce bon Prince reçoive aussi dans le Ciel le
» tribut expansif de la reconnaissance de votre
» humble orateur. A son arrivée dans cet établisse-
» sement, les grands, fiers de leurs priviléges, en-
» tourent Son Altesse ; mon ami Lenoir et moi,
» pauvres professeurs sourds-muets, nous étions
» confondus parmi vous dans la foule ; le Duc nous
» désigne par nos noms, il nous cherche des yeux ;
» il nous présente à son auguste épouse. Il n'avait
» pas oublié, cet excellent Prince, digne d'un meil-
» leur sort, qu'à l'avènement du roi Louis-Philippe,
» son père, députés par nos frères aux pieds du

» trône, nous avions eu l'honneur d'y déposer le
» respectueux hommage de ce peuple silencieux qui
» nous avait choisis pour ses représentans..... Mes
» chers enfans, vos yeux obscurcis de larmes ne
» me permettent pas d'achever.... Ah! puisse le
» simple récit de cet acte d'obscure gratitude et de
» timide affection monter jusqu'au palais qu'inon-
» dent tant de douloureuses larmes, et apporter
» encore, s'il se peut, quelque soulagement à la trop
» juste douleur du Roi, de la Reine, de l'auguste
» Veuve et de toute la Famille royale! »

DISCOURS

Prononcé en langage mimique par M. FERDINAND BERTHIER, *Doyen Sourd-Muet des Professeurs, Chevalier de la Légion-d'Honneur, le jeudi 9 août 1849, à la Distribution des Prix de l'Institut National des Sourds-Muets de Paris.*

« JEUNES ÉLÈVES!

» C'est avec le laisser-aller d'un frère dévoué, c'est avec le cœur d'un vieil ami que j'aborde de nouveau cette tribune, consacrée, grâce à la sollicitude éclairée de notre respectable directeur, aux honneurs partagés de la mimique et de la parole, dans cette solennité touchante qui nous réunit tous les ans. Ce n'est pas au public que je m'adresse; silencieux orateur, c'est à vous, à vous seuls. Secouant avec vous toute contrainte que m'imposerait la société des parlans, il m'est loisible de prendre, à votre égard, le ton libre et coulant de la conversation, lequel convient aussi bien au but que je me propose en ce jour, qu'à la droiture naturelle de vos esprits. D'ailleurs, vous le dirai-je? j'ai fortement à cœur de ne plus vous voir suivre en traînards, d'étape en étape, l'armée du genre humain, qui s'achemine à pas de géant vers

ses glorieuses destinées. Votre rôle ne saurait être davantage, apprenez-le bien, de ramasser tristement les miettes fugitives qui tombent de la table des privilégiés. Cette opinion n'est pas exclusivement la mienne, c'est aussi celle de mes collègues sourds-muets et parlans qui m'ont, à leur tour, succédé à cette tribune. Certes, il me serait bien doux de m'abandonner sans restriction au plaisir de faire ressortir à vos yeux les qualités brillantes dont chacun d'eux a donné des preuves dans cette circonstance, ainsi que les élans d'éloquence auxquels ils se sont successivement livrés, et qui vous ont tous, à plusieurs reprises, électrisés. Mais je me suis engagé à m'enfermer religieusement dans les limites prescrites au discours par lequel je suis appelé à ouvrir cette fête de famille. J'ai donné ma parole, je la tiendrai.

» Vous l'avouerai-je, mes jeunes amis? en ce moment solennel, une foule de sujets attrayans sont venus me circonvenir et réclamer, à l'envi, ma prédilection. Jugez de mon embarras! Toutefois, après les avoir consciencieusement passés en revue, je me suis décidé, sinon à compléter, du moins à relever, de quelques coups de pinceau de plus, le discours primitif que j'avais eu le regret de laisser ébauché à cette place.

» Vous le voyez, jeunes élèves, mon goût, autant que ma position, m'entraîne irrésistiblement vers l'étude d'un art auquel, selon moi, tous les autres empruntent leurs puissans moyens de séduction et d'entraînement.

» Vous n'aurez peut-être pas oublié quelles considérations je faisais valoir alors en faveur de l'établissement, sans délai, d'un système uniforme de gestes assis sur les bases solides, éternelles de la raison, et comment je vous exhortais à lutter avec persévérance contre la routine et l'insouciance, ces deux mortelles ennemies de tout perfectionnement. Aussi bien que moi, vous avez déjà entrevu quels heureux fruits ne manquerait pas de produire cette rénovation au profit de la science à laquelle j'ai voué mon existence entière.

» En présence de cette assemblée curieuse qui suit avidement mes gestes, je vous prends tous à témoin, mes enfans, des efforts que je n'ai cessé de faire pour arriver à saper par leurs bases ces vieilles tours élevées par l'ignorance.

» Et ici, permettez que, d'avance, je proteste contre quiconque prétendrait voir dans cet élan tout naïf, tout spontané de mon regret, un blâme indirect infligé à la conduite de mes collègues, que personne, au contraire, n'estime et n'aime plus sincèrement que moi. Oh! réunissons-nous plutôt pour faire franchement, loyalement, la part des circonstances dans les obstacles qui nous arrêtent; mais gardons-nous de jeter follement le manche après la cognée, et de dire que nous n'avons rien à attendre du temps.

» Je vais rapidement examiner quel rôle la mimique est appelée à jouer dans la culture des connaissances humaines, et, par conséquent, dans le caractère des peuples.

» Il semble que chez les anciens elle ait été exclusivement réservée au théâtre. Toutefois, je ne crains d'être démenti de personne, de ceux surtout qui, par la spécialité de leurs fonctions auprès des jeunes sourds-muets, ou par leurs méditations personnelles, ont été admis à étudier la richesse, la flexibilité, toutes les ressources enfin de cet instrument sorti des mains de Dieu, en soutenant que, si l'on s'était occupé sérieusement de le faire servir à un plus noble but, il n'eût pas été condamné à périr misérablement, il n'eût pas été brisé avec l'Empire romain, qui l'avait adopté comme un des plus puissans ressorts de son astucieuse politique.

» La mimique, ainsi dépouillée de sa gloire, dut nécessairement, et pendant des siècles, aller mendier son pain de nation en nation, et s'estimer heureuse, après des courses qui rappellent celles du Juif-Errant, de l'accueil empressé que lui firent un jour les tréteaux de l'arlequinade italienne. Dans la suite, quand il s'est agi de nos ballets pantomimes, la légère Terpsichore, pour parler la langue classique de l'époque, a appelé à son secours sa sœur Polymnie, la déesse de l'éloquence théâtrale, celle qui avait enseigné à l'antiquité le moyen de traduire par la pantomime la pensée et le sentiment avec autant de noblesse que d'énergie, celle que caractérisait si bien un poète du siècle de Louis XIV (Danchet), stygmatisé par Boileau, qui en stygmatisait bien d'autres :

Polymnie a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.

» Mais, juste Dieu ! quels services l'une demandait-elle à l'autre? La muse de la pantomime attendait donc un interprète plus digne d'elle. Enfin, vers le milieu du XVIIe siècle, cet interprète parut, et la retirant de l'indigne oubli dans lequel elle végétait depuis des siècles, il la présenta aux savans et aux philosophes ébahis, comme digne de leurs hommages et de leur culte. En vain essayèrent-ils de repousser l'inconnue en lui contestant ses titres de nationalité humanitaire. Lui, réfuta victorieusement toutes les objections ; il leur prouva, de toute la hauteur de son génie, que l'emploi du langage d'action s'ennoblit encore dès qu'il s'agit de combler le gouffre immense qu'un caprice de la nature a creusé entre les autres hommes et nous ; dès qu'il s'agit de suppléer à notre cruelle privation, regardée jusque-là comme irréparable. Et ses démonstrations lumineuses, confirmées par les résultats, ne les forcèrent-elles pas à reconnaître enfin quels inappréciables avantages doivent résulter pour nous de ce langage naturel, si simple dans sa forme et si merveilleux dans ses effets ?

» Et à ceux qui s'efforçaient de guider dans le désert ce peuple exceptionnel, l'envoyé de Dieu adressait le conseil suivant :

« Possédez, avant tout, cet instrument essentiel, vous qui voulez vous livrer à l'éducation de cette jeunesse, d'autant plus intéressante qu'elle est plus à plaindre ! Alors vous ne vous inquiéterez plus de savoir quand et comment vous pourrez faire un pas

dans la carrière, quelle devra être la division naturelle de votre enseignement, d'où vous venez enfin, où vous êtes et où vous allez. Pour réussir avec mes enfans, aimez-les surtout comme je les aime. Songez-y bien, c'est là un grand précepte : rien n'est impossible à la charité. Et soyez certains qu'ils sauront un jour vous rendre au centuple ce que vous aurez dépensé de force et de dévouement à leur service. »

» Jusqu'à l'apparition soudaine du fondateur de notre nationalité, nul n'avait paru soupçonner que la langue des gestes recélât dans son sein tous les élémens d'une grande transfiguration humaine. Tous ou presque tous ceux avec qui l'on s'était mis en rapport pour essayer de la populariser, l'avaient repoussée d'un pied dédaigneux, comme indigne de leurs regards. Par quoi espéraient-ils donc la remplacer avec avantage ? Qui le croirait? ils s'épuisaient en efforts incessans pour venir à bout de rendre aux sourds-muets l'usage mécanique de la parole, s'obstinant à la considérer comme inhérente à la pensée, comme formant corps avec elle, de sorte que là où la première n'existait pas, la seconde ne pouvait exister. O pitoyable et cent fois pitoyable raisonnement! Peu leur importait le développement intellectuel de leurs élèves, pourvu qu'ils parvinssent à leur faire articuler quelques mots d'une manière plus ou moins distincte. Ces nouveaux Prométhées, en contemplation devant leurs prétendus succès, produisaient partout ces malheu-

reux enfans comme les chefs-d'œuvre de leur incontestable habileté, comme autant de phénomènes qu'on ne pouvait assez admirer.

» En définitive, la position de ces infortunés était-elle moins un objet de pitié, de dédain pour le reste des hommes ? Pas le moins du monde ; et, comme s'il ne leur eût pas suffi de gémir, victimes d'un préjugé universel qui les plaçait sur la même ligne que les ilotes, les parias ; les idiots, les aliénés, il fallait qu'ils eussent à souffrir encore de l'ignorance de leurs instituteurs, qui en faisaient les sujets continuels de leurs expériences réitérées, *experimentum in animâ vili;* et, cornacs plus jaloux de leur réputation que de celle de leurs élèves, les exposaient sur leurs tréteaux à l'engouement du public, comme de vils troupeaux de *bêtes curieuses!* Dieu me garde de dérouler à vos tristes regards le tableau douloureux de la situation de nos pauvres frères à cette époque! Ils avaient beau porter au front le sceau indélébile de leur dignité d'hommes, égaux aux autres hommes, moins l'ouïe et la parole seulement, un anathème terrible, irrévocable, sans appel, avait été lancé contre leurs têtes innocentes. Vous savez tous comment ils ont été traités jusqu'à l'ère bienheureuse où le christianisme, descendu du ciel pour renverser la barbarie, enseigna aux hommes qu'ils sont tous les enfans d'un même père, du premier homme, et que, par conséquent, ils doivent s'aimer les uns les autres et vivre en frères, quelque différentes que soient leurs langues, ou n'en parlassent-ils même aucune.

» Oh! offrons, tous les jours de notre vie, nos actions de grâces au divin fondateur de ce règne d'amour et de véritable fraternité! Et qu'elles montent jusqu'à son trône comme l'élan spontané de nos âmes reconnaissantes!

» L'articulation paraît mieux jugée maintenant. Elle fleurit, il est vrai, dans les écoles d'Allemagne. Mais ne serait-ce pas à la prononciation toute spéciale de la langue de ce pays qu'elles sont redevables de ce genre de supériorité sur les nôtres? Chez nous, on lui reconnaît encore le mérite de mettre en rapport le sourd-muet avec le parlant illettré. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas tout. Accessoire intéressant, il ne faut pas qu'elle cherche à détrôner le principal. A la mimique seule appartient l'avantage réel de favoriser, de stimuler l'activité des facultés intellectuelles du sourd-muet, et d'étendre de plus en plus la sphère de ses connaissances et de ses relations.

» Ainsi, l'articulation, dont jadis on a voulu faire ici l'instrument privilégié de l'éducation des sourds-muets, se trouve reléguée de nos jours, non-seulement dans un rôle secondaire sur le programme de notre enseignement, mais encore dans une classe spéciale, composée d'élèves dont les organes sont reconnus assez souples pour recevoir de pareilles leçons, et qui, pour la plupart, ont déjà parlé dans leur tendre enfance.

» Adieu donc, grâces au ciel, cet aveugle acharnement de Don Quichotte qui voulait, bon gré mal

gré, imposer uniformément le joug de l'articulation à tout le peuple sourd-muet ! Mais raison de plus aussi pour que ceux d'entre vous qui ont des dispositions pour cet exercice, et qui sont admis dans la classe où il est en vigueur, ne négligent rien afin de tirer le meilleur parti possible de ce mode d'instruction, au lieu de se plaindre, à tort, de ce qu'ils regardent comme un surcroît de travail.

» Ces principes posés, qui osera prétendre que la mimique ait tort de s'enorgueillir de l'immense avantage de résoudre, en se jouant, tous les problèmes d'une science quelconque, de surmonter facilement et sans hésitation les difficultés grammaticales les plus insaisissables, de nuancer enfin ces reflets délicats qui différencient une tournure élégante ou triviale, une expression spirituelle ou commune?

» De ce qui précède, il résulte, pour nos signes, la gloire d'être comme autant de reproductions exactes de nos pensées, qu'ils calquent et burinent, pour ainsi dire, avec une fidélité que n'a pas toujours la parole. Qu'on se garde surtout de les confondre avec ceux qu'on a appelés, bien à tort, *signes méthodiques*. Ceux-ci ne sont fondés que sur des combinaisons arbitraires de mots latins, ou sur des décompositions étymologiques ; ils exigent, suivant l'abbé de l'Épée, une attention telle qu'ils ne permettent de laisser aucun mot sans explication. A vrai dire, il me semble que ce n'est point là une combinaison sérieuse, idéologique, mais un exercice artificiel, sans profondeur, sans portée, et, par

conséquent, complètement vicieux. Les signes méthodiques ne méritent, à mon avis, cette qualification qu'autant qu'ils parviennent à saisir parfaitement, d'un côté, les rapports qui lient les divers élémens du langage des gestes avec les lois générales de l'entendement humain; de l'autre, ceux qui doivent exister, non-seulement entre les signes et les idées, mais encore entre les signes eux-mêmes, conformément au génie de chaque peuple, et qu'autant qu'ils jouent un rôle sérieux dans l'intuition de la pensée, sans s'assujétir servilement aux formes bizarres ou capricieuses dont elle est susceptible de se revêtir dans telle ou telle langue parlée, et en se soumettant surtout, dans chacune de leurs évolutions, aux lois toujours respectables de l'analogie.

» En ce qui a rapport aux conquêtes de l'esprit humain, et à la propagation des vérités utiles, l'influence de la mimique n'est pas moins incontestable. Quel philosophe ne s'est plaint, en effet, du vague qui règne, hélas! trop souvent dans l'expression de la pensée, par l'embarras fréquent où l'on se trouve de déterminer, d'une manière précise et invariable, certains principes, ou même la valeur de certains mots? Il ne fallait rien moins que cette considération pour arracher à Vossius le vœu *que la parole fût bannie à jamais du commerce des hommes, et remplacée par la mimique;* et à un de nos plus célèbres diplomates modernes, cette boutade de mauvaise humeur : *La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.* Moins qu'à tout autre, il m'appar-

tient d'examiner quelle portée peuvent avoir cette boutade et ce vœu émanés d'autorités aussi respectables. Si, malgré mon infirmité, j'insiste tant pour faire valoir tout ce que cette langue a d'éminemment utile, c'est que j'ai eu déjà maintes occasions de me convaincre par moi-même des conséquences graves, funestes, des imperfections de la parole. Dès que les mots prennent la place des idées, on ne s'entend plus. L'histoire des temps anciens et modernes abonde en enseignemens précieux à cet égard. Que de fois la tranquillité publique n'a-t-elle pas été troublée par un malentendu! Que de fois n'a-t-il pas fallu en venir aux mains pour avoir raison sur tel ou tel point nuageux de théologie ou de politique? Et ne voyons-nous pas tous les jours nos orateurs, nos écrivains, faute de s'entendre, se contredire sans cesse et recommencer cent fois leurs démonstrations, alors même qu'ils paraissent se comprendre parfaitement? Qu'au milieu de ce beau tohu-bohu, la parole fasse place à la mimique, et bientôt la lumière succédera à l'obscurité. A Dieu ne plaise que je prétende, par là, garantir qu'à l'issue de la lutte, deux opinions, d'abord contraires, se trouvent entièrement d'accord, et que les champions, une fois séparés, tardent longtemps à en venir aux mains de plus belle. Là s'arrête le pouvoir humain. Plus loin s'étendent d'épaisses ténèbres, dont il ne nous appartient pas de déchirer le voile, frêles et chétives créatures que nous sommes.

» J'ai jeté à la hâte ces quelques réflexions sur le

papier. Puissiez-vous en profiter, mes enfans! Pourtant, avant de vous quitter, mon cœur éprouve le besoin d'épancher encore une fois mes conseils paternels dans vos âmes. Retenez un moment, s'il vous plaît, votre impatience bien naturelle, bien légitime pour me prêter un léger surcroît d'attention.

» Vous qui, à la fin de votre cours d'instruction, allez retourner dans vos familles, me faudra-t-il vous rappeler vos obligations? Elles sont déjà gravées dans vos esprits. Vous savez que votre sort actuel et à venir dépend de l'accomplissement de vos devoirs. Or qu'est-ce qu'un devoir? C'est la voie ouverte au vrai bonheur, voie parfois rude, âpre, escarpée, mais dont le terme est la satisfaction de sa propre conscience et l'approbation des autres. Puissent vos parens, vos protecteurs, vos bienfaiteurs, vos protectrices et vos bienfaitrices trouver dans vos progrès, et surtout dans votre conduite irréprochable, un ample dédommagement à leurs sacrifices! L'obéissance, les égards, le respect, la déférence, voilà ce que vous leur devez. L'affection, la bienveillance, l'assistance réciproque, voilà ce que vous devez à vos concitoyens, en échange de l'intérêt qu'ils vous accordent, et auquel votre infortune vous donne des droits particuliers. Une attention constante, de tous les jours, de tous les momens, à pratiquer le bien et à éviter le mal; une application persévérante au travail, une parfaite égalité d'humeur, voilà ce que vous vous devez à vous-mêmes. Mais la fidélité à accomplir ce qu'enseigne et prescrit la religion, l'a-

mour du prochain et la reconnaissance envers la Providence, voilà ce qu'avant tout, mes enfans, vous devez à votre Créateur. Que la religion soit donc envisagée par vous comme la base du devoir, comme l'ancre qui retient votre nacelle errante, comme le port qui vous offre un abri contre l'orage. Hors de la religion, mes enfans, il n'est point de salut.

» A vous enfin, mes jeunes amis, que le temps des vacances ramène près de vos parens, et qui nous reviendrez bientôt, je vous adresse la même recommandation qu'à vos aînés, dont les derniers adieux ne retomberont pas assurément avec moins d'amertume sur vos âmes que sur les nôtres.

» Les enfans ordinaires, en arrivant pour la première fois dans un lycée, ont sur vous un avantage immense, mais que vous devez d'autant moins leur envier qu'ils n'en sont redevables qu'à l'ouïe : ils se présentent déjà riches d'un certain fonds d'idées et de connaissances. Vous, pauvres délaissés, vous nous venez ici les mains vides ; et il faut bien le répéter, afin qu'on ne l'oublie pas, quand vous nous quittez, votre instruction, au grand regret de vos maîtres et de vos maîtresses, est encore fort incomplète. Poursuivez-la donc encore dans le monde, si vous voulez la perfectionner. Munissez-vous d'un calepin à feuillets blancs, dans lequel vous inscrirez les difficultés que vous rencontrerez dans vos lectures, dans vos conversations, et où vous enregistrerez soigneusement les mots nouveaux dont vous

ferez chaque jour la conquête. Il n'est pas moins utile de garder vos entretiens, pour les revoir à plusieurs reprises. De plus, vous aurez soin de repasser vos leçons, vous qui nous avez quittés pour toujours, vous qui devez nous revenir : les premiers, parce qu'il vous reste beaucoup à apprendre; les seconds, afin d'épargner à vos maîtres, à vos maîtresses, la pénible, et je dirai même la fastidieuse obligation de recommencer sans cesse sur de nouveaux frais les instructions qu'ils vous ont données, et afin de les empêcher de dépenser en pure perte l'affection et le dévouement dont ils vous entourent.

» Les vacances ne sont pas un temps d'oisiveté, mais de délassement, justement acquis à votre jeune existence, qui a bien aussi ses soucis et ses peines, surtout à son début dans la vie. Le fabuliste l'a dit, l'arc toujours tendu finit par se rompre. Pour que votre esprit puisse fournir avec fruit une nouvelle carrière, il faut qu'il nous revienne plus frais, plus dispos, et non point engourdi comme un paresseux qui a dormi la grasse matinée.

» Jeunes élèves! nous comptons sur votre docilité tant de fois éprouvée. La noble émulation qu'excite en vous la vue des couronnes qui vont descendre sur les fronts de ceux d'entre vous qui les ont méritées par le travail de toute une année, nous est un sûr garant que vous aurez constamment à cœur de mieux répondre à nos efforts, ainsi qu'à la sollicitude paternelle que vous portent le Président de la République, notre Directeur, les membres de la Commis-

sion consultative qui vous contemplent; de vous donner les uns aux autres l'exemple de l'application et de la bonne conduite, et de faire de plus en plus honneur à vos maîtres et à vos maîtresses quand viendra la fin de la prochaine année classique.

» Maintenant, mes jeunes amis, donnez un libre cours à la joie de vos triomphes. Les regards expansifs du Chef du Pouvoir exécutif, du digne représentant du Ministre de l'Intérieur et de tous ceux qui l'environnent ne vous y convient-ils pas aussi bien que mon geste paternel? Les applaudissemens sympathiques de vos aînés, ceux de vos amis les plus chers, les tendres embrassemens enfin de vos sœurs et de vos mères attendent les palmes que vous avez courageusement moissonnées.

» Et puisqu'il m'est permis de parler un peu aussi de moi, je regarderai ce jour comme le plus beau de ma vie, s'il m'est accordé de poser une couronne sur la tête au moins de l'un de vous. Ce sera, je l'avoue, la plus douce récompense de mes vieux et loyaux services, car les professeurs ne sont-ils pas aussi les serviteurs de l'Etat? »

BOUCQUIN, Imprimeur de l'Institution nationale des Sourds-Muets de Paris, rue de la Sainte-Chapelle, nº 5. — Paris, 1849.